

« Splendid's »

Stéphane Lépine

Numéro 72, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28766ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lépine, S. (1994). « Splendid's ». *Jeu*, (72), 129–130.

« Splendid's »

Texte de Jean Genet, présentation d'Albert Dichy, L'Arbalète, 1993, 108 p.

« Parade »

Écrite en 1948, « longuement remaniée », nous précise le fiable Albert Dichy¹, la pièce devait être publiée dans le numéro 14 de la revue *L'Arbalète*, animée par l'éditeur Marc Barbezat. Ce numéro n'a jamais paru. La pièce non plus. Ni là, ni ailleurs. Genet ne le souhaitait pas. Il le fit savoir à son agent américain Bernard Frechtman, mais il ne la reniait pas pour autant : il accepta le principe de sa publication *post mortem*. Sartre, « enthousiaste », apprend-on dans la présentation, « la trouvait encore meilleure que *les Bonnes* », écrivait Frechtman en 1953, lequel était persuadé que la pièce ressortirait après la mort de Genet : « Ce sera alors une de ces trouvailles littéraires sensationnelles comme il s'en produit parfois. »

N'exagérons rien, mais ne sous-estimons pas cette pièce qui vaut autrement mieux que son synopsis : sept gangsters entrés « dans l'aventure comme on entre au couvent » sont aujourd'hui cernés par la police et passent leur dernière nuit dans l'hôtel Splendid's avec un otage (une femme en fait déjà morte) et un policier. Leur vie « aura étincelé [*sic*] en coups durs ». Cette nuit, ils jouent « à être les gangsters [qu'ils n'ont] jamais été », jouent à transformer leur débandade en prouesse, en « frousse magnifique », portée « avec élégance ». « Il faut maintenant, dit Scott, chercher à vivre ces deux heures dans la grande tenue. Il faut que nos critiques fleurissent. »

On imagine ce qu'un auteur du « boulevard suprême » (pour reprendre une expression de Roger Blin à propos de Giraudoux) aurait fait d'un tel scénario et on connaît la haine innée de Genet pour tout théâtre naturaliste. La pièce est simple comme une tragédie. L'issue mortelle est certaine, reste à choisir sa mort : violente en allant au-devant des projecteurs de la police (comme Solange à la fin des *Bonnes*, qui s'exclamait : « Sortir. Descendre le grand escalier. »), suicide (chaque gangster n'a plus qu'une balle dans sa mitraillette), lente (« Aies le courage d'être lâche », suggère l'un des sept. Bravo. La lâcheté comme dernière pirouette, comme acte « luxueux » de courage et de parade).

1. Auteur d'un *Essai de chronologie* dont j'ai déjà eu l'occasion de parler dans ces pages et responsable de la chronologie qui accompagne la récente biographie de Genet signée Edmund White.

Et Scott de préciser : « Toute notre vie, nous avons connu l'audace, le culot, la fanfaronnade, la parade mortelle, et jamais nous n'avons pu flancher. Jamais. » C'est sur ce paraître — et son jeu — que s'appuie l'écriture de Genet dans cette pièce comme dans toutes les autres : l'être et le paraître s'y agglutinent, le reflet est la première main. D'entrée de jeu les gangsters ne sont pas en tenue de service mais « portent le frac » quoiqu'ils aient « une barbe de quatre jours » ; Pierrot, devant une armoire à glace, « essaye de se rappeler et de copier les gestes de son frère » (on pense alors aux jumeaux de *Querelle de Brest*) ; le policier joue au gangster et en jouit (« c'est doux de passer de l'autre côté ») ; comme dit Bob, l'un des gangsters, tous rêvent d'un enterrement de gangster américain comme ils en ont vu... au cinéma (*Splendid's* est tissée de références à cet art de la pose, de la parade qui a fait la marque des films noirs américains des années 1930 à 1950). Le travestissement est au bout de la route : Jean (comme Genet, avoué ?) accepte d'être « la reine du Bal », revêt les habits de l'otage (« un cadavre doré, pailleté, fleuri, emperlouzé, endiamanté, surnaturel... ») et, en femme, va parader au balcon — on peut penser que c'est pour cette scène, ce moment-là, que Jean Genet a écrit *Splendid's*.

Sans jamais se toucher (comme l'indique Genet), les personnages en frac déambulent, chaloupent dans la nuit. (Le tangage — tout comme le langage d'ailleurs — ne faisait-il pas chalouper les bonnes au cours de leurs rêveries érotiques ?) Veille et veillée. Mortuaires. Ils veillent leur futur cadavre, sachant que, quoi qu'il arrive, leur vie s'achèvera au bout de cette veille. L'heure est celle des derniers masques, d'un ultime maquillage. Un adieu fait au théâtre que fut leur vie, une brassée d'amour en guise de révérence. Le dénouement arrive avec le matin et ses chatolements. Splendide, « cette grotesque, cette funèbre mascarade ». ◆